

Dernier voyage

Catherine Béchaux

Enseignante en littérature jeunesse et un peu écrivaine, puis responsable d'un magazine enfants du groupe Bayard, et aujourd'hui simple « tricoteuse » de nouvelles, affûtant ma plume pour le plaisir de la concision et de la densité qui jaillissent de l'écriture.

IL EST ARRIVÉ en retard, oh pas beaucoup, juste quelques minutes sur l'horaire imposé, et il a bien vu que les visages se tournaient vers lui et qu'on le regardait de travers. De toute façon, ce soir il ne voulait pas descendre, mais en même temps il sait qu'on serait venu frapper à sa porte, on l'aurait appelé : « Monsieur Vertage ? » Sans réponse, on aurait pénétré, on l'aurait grondé : « Ça ne va pas ? On s'inquiétait, faut venir manger... »

Grondé comme un enfant capricieux et entraîné vers l'ascenseur, soutenu ou plutôt tenu fermement par le bras. Alors puisqu'il ne pouvait se soustraire, autant y aller tout seul. Le voilà assis à sa place, dans la salle à manger de la maison de retraite, devant sa table, elle est carrée, soixante centimètres de côté, il a mesuré avec la paume de ses mains. Chaque résident a la sienne. Quarante tables alignées les unes à côté des autres, nappées de blanc ou d'ivoire, des couleurs claires choisies pour humilier, chaque tache révèle la maladresse de la main qui tremble ; et que dire de la grande serviette qu'on vous invite à nouer autour du cou ! En allant vers sa table, il a fait un signe de tête poli à droite et à gauche aux résidents les plus proches — surtout des femmes — qui lui ont rendu le même hochement de tête emprunté, un peu raide. Il a senti le reproche... ah oui, le retard ! La serveuse lui a apporté le velouté de légumes finement mixés qu'elle a posé sans douceur devant lui. Pas de bruit dans la salle, juste des raclements de gorges, quelques toux rauques, le tintement des cuillers sur la porcelaine. Chaque résident, les yeux au bord de l'assiette, évite de croiser d'autres yeux, mais il sait que les paupières baissées ne sont que persiennes, que les regards s'épient, scrutant sans bienveillance chez le voisin la progression inéluctable du désastre et mesurant par là même son propre sursis. Il ne touche pas au potage. Entre le pouce et l'index, il malaxe un bout de mie de pain, le pétrit, le roule en boule, l'affine en serpent, l'aplatit,

l'écrase. Soudain, avec force, il brandit la cuiller et la lâche au-dessus du potage. Elle rebondit bruyamment dans l'assiette, éclabousse la nappe. Tous les regards sont sur lui, mais déjà le voilà debout, il se hisse sur un escabeau, tout le monde voit qu'il tient un appareil photo serré contre lui, et de là-haut, perché là-haut, il mitraille les résidents, pièces d'échecs minuscules qui tombent l'une après l'autre sur le damier ivoire et blanc. Il sent qu'il perd l'équilibre, il veut crier mais sa voix est fluette, sans force, des bribes, des lambeaux... et le cri se perd.

Ses doigts crispés sur les accoudoirs du fauteuil reconnaissent la douceur du velours. Il ouvre les yeux, les referme. Il est chez lui dans son appartement, il s'est endormi, son appareil photo est par terre, son livre aussi, ses lunettes ont glissé sur ses genoux, il a mal à la tête. On sonne à la porte, deux coups brefs, c'est sûrement la gardienne, un complot avec son neveu, il est sous étroite surveillance. Vite se redresser, donner le change, aller ouvrir. Najia a une peau mate, des cheveux noirs épais qui reflètent la lumière. Une belle matière pour un photographe. Mais ce soir, il ne les regarde pas et elle lui trouve l'air étrange, un peu hagard.

Son neveu s'était annoncé tout à l'heure, en début d'après-midi, pour lui souhaiter la bonne année. Il s'était réjoui. Il aime beaucoup Éric. Quand il séjournait chez sa sœur entre deux voyages, il invitait parfois l'enfant à l'accompagner dans les bois. Heures de patience et de silence, et parfois la récompense : le bruit d'une branche brisée, une ombre, un frôlement, l'apparition d'un chevreuil, d'un renard... Les yeux éblouis du petit, ses premières photos maladroitement. Aujourd'hui Éric a trente-huit ans et travaille à Genève. Il lui avait préparé une grosse enveloppe pour ses étrennes, c'est facile, il a beaucoup d'argent, ses reportages ont été publiés dans les plus prestigieux magazines, ses photos primées, exposées, sa signature est partout. Pas le « monsieur Vertage », suintant de compassion, l'autre, le vrai, nimbé de respect, « Pierre Vertage, reporter d'images ».

La visite de son neveu ne s'était pas déroulée comme il l'attendait. Affectueux, peut-être même plus que d'habitude, c'était bizarre cette façon de l'embrasser en le serrant, comme si tout à coup c'était lui le gamin. Il lui avait apporté un livre de Michel Onfray :

— C'est sur le Grand Nord, un des rares lieux où tu n'es pas allé, ça devrait t'intéresser.

Ils avaient échangé des nouvelles familiales, des souvenirs — toujours les mêmes — mais sans la gaîté et les éclats de voix qui animaient auparavant

leurs conversations. Pierre avait bien vu qu'Éric avait l'air mal à l'aise, qu'il fixait le bout de ses chaussures en tripotant nerveusement le revers de sa veste. Il y avait eu un long silence, puis une longue phrase comme apprise par cœur et lâchée sans respirer :

— Je me demande... je suis trop loin pour venir souvent et tu vas avoir quatre-vingt-sept ans, tu te débrouilles encore bien tout seul, mais ne penses-tu pas qu'il serait temps pour toi d'envisager d'aller dans une maison de retraite ?

C'était donc ça le problème.

Pierre s'était levé pour signifier que la visite était terminée et l'avait raccompagné vers la porte sans dire un mot.

— Mais enfin, ne te fâche pas, je ne te force pas, réfléchis.

Il avait fermé la porte et il était resté debout dans l'entrée. Face à lui sur le mur, ses photos de bergers massai en Tanzanie, leur peau d'ébène, l'éclat rouge de leur couverture jetée sur l'épaule, et en arrière-plan, l'herbe si verte à la saison des pluies sur les pentes du cratère du Ngorongoro. Des hommes fiers. Il s'était approché, leurs visages se touchaient presque.

Ne pas se laisser abattre. Il avait ouvert le placard de l'entrée, fouillé, des gestes brusques mais précis, dictés par un désir impérieux. Son visage s'était éclairé. Accroché à un cintre, le cuir marron, celui de sa dernière expédition en Bolivie, usé, râpé... Il avait mis son appareil photo en bandoulière, il ne sort jamais sans l'emporter. Prendre l'air, affronter le froid, le ciel gris cendré, progresser dans le vide de la rue, le corps le plus droit possible, jusqu'à l'angle de la place, jusqu'à la brasserie miraculeusement ouverte en ce premier janvier.

Quand il était rentré deux heures plus tard, l'haleine réchauffée par le rhum, il se sentait mieux, plus sûr de lui, de sa vigueur.

Il avait chaussé ses lunettes et fait la moue en regardant la couverture du livre offert par Éric. L'auteur était un philosophe en vogue, tour à tour décrié et adulé par les médias, mais le titre, *Esthétique du pôle Nord*, lui plaisait. La quête de la beauté, l'écrivain avec son stylo et lui avec son objectif, ils étaient de la même famille. Il le lirait sans doute.

Pierre se redresse dans son fauteuil. Il écoute les pas de Najia s'amenuiser dans la cage d'escalier.

— Maison de retraite... et ce cauchemar ridicule, saugrenu !

Il se surprend à ricaner tout haut mais son rire s'étouffe dans un sanglot qu'il réprime aussitôt d'un profond haussement d'épaules. Mais cet aveu de sa faiblesse le trouble. La maison de retraite, il croyait l'avoir noyée dans son verre de rhum et voilà qu'elle resurgissait. Force lui est de constater avec la

lucidité intacte et sans indulgence qui le caractérise que depuis quelques mois son corps le trahit, se voûte et peine à se mouvoir. Ce qui le tourmente jusqu'à l'obséder, c'est le tressaillement incessant de ses mains. Malgré toute la puissance de sa volonté, il ne les maîtrise plus, hier encore un verre lui a échappé, il voit le mal progresser, insidieux, sournois, qui rend malaisé l'usage du stylo et déforme son écriture. Et ses photos, celles pour lesquelles il aime se perdre dans Paris, en quête d'une lumière particulière, d'une scène singulière, toutes ses notes visuelles, ces instantanés surpris au hasard des rues... ses photos sont désormais floues !

Il a toujours choisi sa vie, n'a jamais eu besoin de personne... Réfléchir, il faut vraiment qu'il réfléchisse.

Des quotidiens empilés à côté du bureau en tas informes qui retiennent les flocons de poussière et menacent de s'effondrer. Pierre soupire : « Ça va être long... mais qu'importe. »

Depuis trois jours, il dort mal, alors il peut bien y passer la nuit.

Dans son souvenir, c'était paru au printemps.

Assis sous la lampe, il effeuille patiemment les journaux, s'attardant seulement sur les dernières pages, la rubrique « Carnet » du *Monde* avec ses petites colonnes étroites. Il n'a pas oublié l'annonce... juste après les faire-part de naissance. Elle était magistrale et il n'en avait jamais lu de pareille : « Michèle a choisi de dénaître. »

Il y avait une adresse en Suisse, il la lui faut. Pour se renseigner.

Le tas se défait d'un côté, se reconstitue de l'autre, bien ordonné jusqu'à ce que la fatigue sape la rigueur, fasse vaciller la nécrologie, ses noms et ses formules, use les efforts des doigts tachés d'encre contraints d'obéir jusqu'à l'obstination. Pierre n'en peut plus, ses bras balagent la table, disloquent les piles... feuilles mortes qu'il piétine rageusement. Quand il se redresse, il croise son reflet dans le rectangle noir de la vitre : un front immense où virevoltent quelques mèches blanches éparses, des joues creuses, labourées de rides, un nez qui s'allonge avec les années. Seuls rescapés, ses yeux noirs, pétillants, mais ce soir il ne les reconnaît pas.

Le lendemain, quand il émerge de son sommeil, les rumeurs de la ville sont déjà bruyantes et le jour se glisse, insistant, derrière les rideaux. Il faut qu'il se lève. D'abord se préparer un café. Son premier geste chaque matin, chez lui comme sous la yourte en Mongolie ou à bord du quatre-quatre dans la savane. L'arôme du petit noir, la chaleur qui enrobe sa gorge, il se sent un peu

rasséréné et furieux contre lui-même. La mort, il n'en a pas peur, mais quelle folle idée lui a pris de vouloir la convoquer dans un lit entre les quatre murs d'une chambre...

— Tu peux encore voyager. À ton âge, Théodore Monod partait dans le désert, juché sur un chameau.

Il se souvient, c'était il y a quinze ans, il avait rencontré le vieux savant dans son bureau du Muséum encombré de livres et d'échantillons de cailloux, une série de portraits à faire pour un magazine. Il avait été frappé par ce regard animé d'une curiosité insatiable malgré des yeux qui ne voyaient presque plus.

Sa liste de courses dans sa poche, il salue Najia sur le seuil de sa loge, s'attarde sur ses cheveux en mouvement. Les femmes qu'il a aimées, des brunes toujours. Le désir, l'émoi, puisés dans leur chevelure... La rue bruisse, le soleil perce les nuages, le chien du voisin jappe et court vers lui. Choisir dans la supérette des produits frais, de la viande rouge... sourire à la caissière. Grimacer quand il pose son cabas plein devant sa porte après avoir gravi les trois étages, sentir les affres du découragement l'empoigner et l'ébranler.

Après le repas, il prend le livre, parcourt le résumé, hoche la tête comme surpris, puis plonge dans le texte. Deux heures s'écoulent au rythme régulier des pages tournées, quand soudain plus rien ne bouge. À ses yeux clos on pourrait le croire endormi, mais son visage grave et tendu n'a pas l'abandon du sommeil. Enfin il se redresse, ses mains s'agitent, attrapent un crayon, tournent des pages, soulignent une phrase, un paragraphe, en s'efforçant de ne pas trembler.

Quelques jours plus tard, Pierre appelle Éric à Genève. En fond sonore, les pleurs d'un nourrisson obligent à un échange bref.

— J'ai lu ton livre. C'est magnifique, ce Grand Nord minéral et glacé, ce désert blanc, la violence des nuits polaires, la résistance du peuple inuit... Et ça m'a donné une idée. Tu sais, Michel Onfray a emmené son père là-bas. À peu près mon âge... Mais là c'est moi qui t'invite, comme autrefois quand tu m'accompagnais dans les bois. Mon dernier voyage... avant la maison de retraite.

Petit matin frais d'un jour de printemps. Éric arrive chez Pierre avec un énorme sac où il a entassé tout ce qu'il a trouvé comme vêtements chauds. Il est de mauvaise humeur. Son oncle aurait pu attendre une saison plus clémente pour l'inviter en terre de Baffin, au-delà du cercle polaire. Onze heures d'avion ! Il a essayé de le dissuader mais le vieil homme semblait tellement

résolu, il n'a pas eu le courage de refuser. Alors il a pris une semaine de vacances, Sarah a été compréhensive, elle s'occupera seule de Théo. Il embrasse son oncle, s'étonne de son bagage un peu léger, s'étonne aussi du bureau rangé, des piles de journaux disparues. C'est vrai qu'en maison de retraite il n'aura qu'une chambre, alors il est un peu rassuré de voir qu'il s'y prépare. Pendant que Pierre confectionne un café dans la cuisine tout au bout du couloir, il observe les photos sur les murs, les fiers Massaï, les pinasses sur le fleuve Niger, le pas dansé des girafes. Soudain son regard s'arrête sur le bureau. Le livre — celui qu'il lui a offert en cadeau — est posé là, au milieu, solitaire, avec son marque-page comme une lame dans la tranche.

Éric fronce les sourcils, s'approche, hésite. Se décide à ouvrir, guidé par le marque-page. Découvre l'une après l'autre des phrases soulignées dans la masse grise du texte :

« Le corps devient pierre, eau, il devient animal ou lumière, il devient espace et s'étend aux limites du spectacle de la nature. [...] L'expérience du froid met en contact avec l'éternité des temps voués à Thanatos. [...] Le froid saisit les corps et les momifie. »

Les pas de Pierre dans le couloir. La cafetière qui chavire entre ses mains. Poser le livre. Très lentement. Ses mains tremblent aussi. Le regarder, ses yeux pétillent comme autrefois. Effluves apaisants du café.

— Faut boire vite, le taxi va arriver.